

“Envoyez les trois coups !”

La troupe de la Flocellière pouvait compter sur la participation d'environ 150 personnes. Comme dans tous les groupes, des meneurs dirigeaient la manoeuvre. Parmi eux, Emile Coutand, Gaston Deniau, Pierre Germain et Joseph Serin ont bien voulu faire à nouveau retentir les trois coups pour l'Echo Do Doué.



EDD : Dans quel cadre le théâtre avait-il lieu ?

Emile : Ah c'était dans le cadre des patronages, et toutes les recettes étaient pour les écoles.

EDD : Le théâtre ne dépendait pas, comme la musique, du Cercle Notre-Dame de Toutes Joies, fondé par le Père Dalin ?

Pierre : C'était cousin germain. On était catholique d'abord, et que ce soit patronage ou cercle, tout était sous la responsabilité du curé.

Gaston : La haute direction, c'était le clergé.

EDD : Qui choisissait alors les pièces et distribuait les rôles ?

Emile : Ah c'était le vicaire, qui était aussi metteur en scène. Et après la guerre ça été Pierre Germain, surtout après 1952. Joseph, toi, c'étaient les

décors. Et les Demoiselles Sevin copiaient les rôles. C'était un travail fastidieux.

EDD : Lors du choix du texte, aviez-vous un avis à donner ?

Emile : Non. Chacun prenait le rôle qu'on lui donnait et on essayait. Dans "l'Honneur militaire", on m'avait donné le rôle d'un officier. C'est comme ça que j'ai été officier avant d'être soldat.

EDD : Y avait-il des pièces composées de toute part ?

Pierre : On choisissait un texte écrit par tel ou tel auteur, et on travaillait à partir de ce texte. Mais il y a une pièce qui a été composée par Monsieur Emile, et qui s'appelait comment, Monsieur Emile ?

Emile : "Jehan de Fougereuse". Mais le plus souvent on faisait un amalgame de textes.

EDD : Il devait y avoir des acteurs clés ?

Emile : Edbert Bourasseau jouait souvent les rôles de traître. Joseph Teillet en a fait pas mal, et moi aussi d'ailleurs.

Pierre : Arrêtez, on va penser que tout le monde jouait les traîtres.

EDD : Et pour les personnages comiques ?

Joseph : Au début il y a eu le Bouif. Dès qu'il rentrait sur scène, tout le monde rigolait. Il avait la bouille.

Emile : Pendant la guerre est arrivé Monsieur Albert Bourriau, l'instituteur, qui avait un autre genre. Il a détrôné Bouif.

EDD : Combien de personnes participaient au théâtre ?

Emile : Environ 150 personnes, avec les acteurs, les ballerines, les machinistes, les employés au bar, sans compter les costumières, qui étaient nombreuses.

Gaston : 1/5 de la population peut-être était lié de près ou de loin au théâtre.

EDD : A quelle période avaient lieu les répétitions ?

Emile : Tous les soirs, de septembre à février à peu près. Et comme les machinistes travaillaient deux soirs par semaine sur la scène, les répétitions avaient lieu dans une classe de l'école des gars.

Pierre : Les acteurs étaient toujours sacrifiés aux machinistes.

Joseph : Ça durait jusqu'à minuit, une heure, on était habitué à ne pas dormir longtemps. 4 ou 5 heures, ça suffisait.

EDD : Et à chaque fois tous les

acteurs étaient convoqués ?

Emile : Non, on ne répétait que certaines scènes. J'envoyais mes élèves porter les billets de convocations aux acteurs.

EDD : Qui imaginait les décors ?

Joseph : On avait des équipes pour ça. On commençait par faire une petite maquette, et on réalisait ensuite grandeur nature. Yannick, Riton et d'autres faisaient la peinture.

Emile : On avait alors des décors formidables. Dans "Bouboule", on passait de la rue de Shanghai, avec les pousse-pousse et les étalages d'étoffes, à un salon de thé avec quatre tables, les gens assis, la caissière à son comptoir, et tout ça en quelques secondes.

EDD : Et vous aviez aussi des équipes d'accessoiristes ?

Gaston : Joseph Babarit nous a fait un serpent, un aigle, un crocodile, même une baleine... C'était très bien imité.

Pierre : C'est un artiste le Père Babarit. Ça impressionnait les spectateurs.

Emile : C'est dans "le Pirate de la savane" qu'il y avait un boa dans un arbre. Madeleine, ta soeur, était dans un hamac, et Jules Marquis était chargé de la sauver en tirant un coup de fusil. Dans la salle il y a eu une brave fille qui a eu peur et s'est évanouie.

Joseph : On trouvait plein de trucs. Une fois aussi il y a eu l'incendie du puits de pétrole. La première fois on l'a fait avec une petite pipe. On n'avait pas eu le temps de trouver mieux. Je t'explique pas la catastrophe, l'incendie avec une toute petite flamme! Le lendemain matin, l'équipe responsable s'est réunie pour chercher la solution. Claude Arnaud avait remarqué que la poudre de bois de ponceuse, dans la cheminée de l'atelier chez Jules Marquis, donnait une grande flamme en brûlant. Le problème, c'est que cette grande flamme ne durait que quelques secondes. On a trouvé à la Garenne un

gros moulin à légumes. On y a mis de la ouate et de l'alcool, et cinq bons hommes en dessous, qui chacun à leur tour envoyaient une poignée de poudre. Ça faisait une flamme continue.

EDD : Il y avait aussi une équipe pour la publicité ?

Emile : Plusieurs même, et qui posaient des affiches dans un rayon de 40 kilomètres à peu près.

Michel Rambaud : Je me souviens d'avoir fait une tournée d'affiches avec Joseph Rousseau et Rémy Aubineau à l'époque des problèmes de Suez, et on manquait d'essence. Alors dès qu'il y avait une descente, on coupait le moteur.

EDD : Aviez-vous des critiques dans la presse ?

Emile : Oui, on avait des articles dans les journaux locaux, et même des caricatures. Yannick et Henri Marquis en ont fait quelques unes.



Joseph Serin est "Monsieur Vincent"

EDD : Il y avait un système de réservations ?

Joseph : Oui, on mettait un numéro de téléphone sur les affiches. C'était souvent celui de chez nous. En fait ça

"J'en frémis encore"

En novembre 1946, la troupe présente "L'Ouragan". Au dernier acte, au milieu de rebondissements très rapides, le traître -que je jouais- réussit à s'emparer d'un revolver, en menace ses adversaires, appuie sur la détente, puis, dépité de voir que l'arme ne part pas, la jette à terre. Combien de fois la scène a-t-elle été répétée ? En combien de main, l'arme, qui nous a été prêtée, a-t-elle passé ? A la répétition générale, une fois de plus, je saisis l'arme et la jette à terre. Sous le choc -plus violent peut-être- de l'intérieur sort un chargeur avec huit balles réelles ! Emoi de tous les assistants ! L'arme devait être enrayée, mais que se serait-il passé si jamais la détente s'était débloquée auparavant ? J'en frémis encore. De ce jour, je n'ai jamais utilisé sur un théâtre une véritable arme à feu.

Emile COUTAND

fonctionnait surtout au "bouche à oreille". Ces cars qui venaient de partout, c'était motivant.

Emile : Il y a eu aussi des pépins. Quand on a joué "le Capitaine Corcoran", un car venait de la Vienne, emmené par les Godet. On leur avait fait un prix. Mais à deux heures, le givre s'étend sur toute la contrée, avec des 10 centimètres sur les fils qui coupaient. Et plus de courant !

Pierre : Mais on a joué quand même, avec des lampes à acétylène.

EDD : Vous deviez parfois vous trouver dans des situations critiques ?

Emile : Tiens dans "Monte Cristo", dans la troisième partie je ne faisais rien. Alors je suis parti soigner mes lapins et mes poules, qui étaient derrière la salle. Et tout d'un coup, v'la Paul Bossoreil qui déboule :

-Mimile, viens !

-Ben quoi ?

-Y'a un rôle qu'a pas été donné ! Il manque un témoin pour le duel !

-Je veux bien, mais comment veux-tu que je m'habille ?

Alors j'ai trouvé une culotte, un veston et un chapeau, et je lui ai dit : "Donne moi le texte quand même". Heureusement, il n'y avait que trois phrases.

EDD : C'est là que le rôle du souffleur devait être important ?

Joseph : Le père Félix Guicheteau était bon pour ça. C'était un ancien acteur. Le souffleur ne doit pas tout dire. Quand il voit que tu es coincé il te lance le premier mot et ça te revient. Il faut bien suivre la pièce, la précéder.

Pierre : Je vais t'en raconter une autre sur Monte Cristo. Celle qui est devenue ma femme faisait Mercedes, et il y avait une scène où je devais lui donner du raisin, du muscat. Et Joseph Rousseau avait mis des fils de fer pour ficeler les grappes. J'étais incapable de les défaire, et il se marrait doucement dans les coulisses.

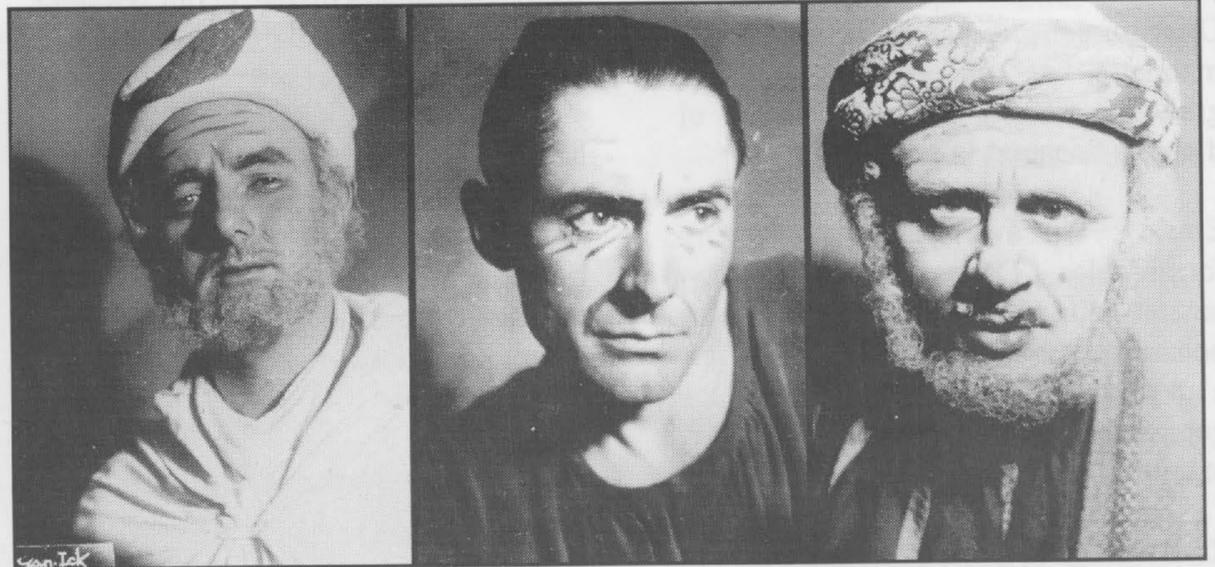
La bataille fait rage

A une séance de "Michel Strogoff", Paul Bossoreil, le grand artificier, avait bien installé, derrière la toile de fond, tout son arsenal : pétards, bouchons, crapauds. Aux premières escarmouches, un coup de canon (gros pétard) fit sursauter les spectateurs, suivi de coups de feu (bouchons et crapauds). Surprise ! Peu après, c'est une canonnade et une fusillade soutenues, dans une fumée intense : impossibilité aux acteurs de prononcer une parole alors que le calme était supposé rétabli. Que s'était-il passé ? Un crapaud (en sautant) avait pénétré dans la soute aux munitions placée un peu plus loin, et avait provoqué les explosions. Malheureusement, un peu plus tard, lors de l'attaque d'Irkousk, un acteur s'écria : "la bataille fait rage !" dans un silence absolu... Et pour cause.

Emile COUTAND

EDD : Il y avait des blagueurs ?

Gaston : Un jour de mardi gras, il y a René Goussaud de la Dortière qui avait apporté un masque de Krouchtchev et qui s'était caché dans les décors pour qu'au moment où je rentre sur scène je sois obligé de le voir. Et bien cette fois-là, quand je suis rentré...



Jean Oger, Gaston Deniau et Gaston Rouzeau
par Yannick Taillandier

Pierre : T'as eu peur ?

Gaston : Ah non ! J'étais plutôt au bord d'éclater de rire. J'ai respiré deux fois avant de me lancer.

EDD : Les décors devaient parfois vous jouer des tours aussi ?

Emile : Une fois, Marie-Thérèse jouait une reine. Elle rentrait et s'asseyait sur un fauteuil monté sur une estrade. Tout d'un coup, elle voit le père Girard en face qui n'arrêtait pas de lui faire des signes. Et elle, ne comprenant pas, se disait : "Mais enfin, je me tiens droite". En fait, il n'y avait que trois pieds posés sur l'estrade, l'autre était dans le vide.

Pierre : On avait le Seigneur avec nous. Il y a quand même un certain nombre d'accidents matériels qui auraient dû nous arriver, ne serait-ce que pour l'incendie que vous avez évité, Monsieur Emile, ou le coup du pistolet chargé à balles réelles et qui s'est enrayé au bon moment. On aurait aussi dû bien des fois recevoir des panneaux sur la tête.

Michel Rambaud : Et l'électricité ! Tous les contacts étaient à l'air libre, et Lilite Huffeteau manipulait dans le noir.

EDD : "Monsieur Vincent" a eu un retentissement particulier ?

Emile : Ça a été le sommet. Monseigneur est venu de Luçon, le Provincial des Lazaristes de Paris est même descendu. Joseph, tu jouais le rôle de Monsieur Vincent, et tu t'étais fait faire une coupe de cheveux appropriée.

Joseph : C'est Yannick qui me les avait coupés.

EDD : Comment se passaient les fins de séances ?

Joseph : Pierre Girardeau ouvrait le rideau juste après la fin, et les spectateurs se ruaient pour voir tous les trucs. Mais le vide avait été fait entre temps, et il n'y avait plus rien. Ils étaient déçus de ne pas avoir les secrets.

Emile : Il y avait de l'illusion.

EDD : Et lorsque tout était fini ?

Joseph : On n'avait pas vraiment envie de se coucher tout de suite. Il y avait une espèce d'euphorie. Il faut du temps pour changer de personnage, redevenir